Zeitschrift: Neue Schweizer Rundschau
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 15 (1947-1948)

Artikel: Interprétation de la France
Autor: Siegfried, André
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-758456

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

INTERPRÉTATION DE LA FRANCE

PAR ANDRÉ SIEGFRIED DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Même à des amis aussi proches que les Suisses la France a besoin d'être interprétée, car les deux pays, si semblables par la civilisation, ne le sont ni par leur formation politique, ni par leurs orientations géographiques, ni finalement par leur destinée. Un Français qui débarque à Genève commence par se croire encore chez lui, puis il s'aperçoit que l'heure n'est plus la même et qu'il a changé de climat moral: d'Europe occidentale il a passé en Europe centrale. Les sources d'incompréhension seraient nombreuses, si une sympathie certaine et une évidente solidarité ne travaillaient sans cesse dans le sens du rapprochement.

La Suisse est le résultat d'une triple résistance politique, conjuguée avec une triple attraction culturelle: la Suisse alémanique est germanique, mais refuse de se laisser absorber par l'Allemagne; la Suisse française est française, mais refuse de faire partie politiquement de l'unité française; la Suisse italienne est italienne, mais ne regarde pas politiquement vers l'Italie. De ces trois oppositions, dont chacune fait front sur la frontière en cause, naît l'unité suisse, unité négative à l'origine et qui, s'appuyant sur la forteresse des Alpes, fait de ce pays un réduit d'indépendance unique en Europe. Ce jeu de forces contraires produit un équilibre complexe, comme en vertu d'actions mécaniques. Pas de nation plus européenne, plus internationale même par ses contacts, mais en même temps pas de pays plus foncièrement et même étroitement national.

Quel que soit son esprit d'indépendance, la Suisse ne peut cependant se désintéresser d'un continent dont elle est géographiquement le centre, ni surtout de la France, ce voisin qui, plus que tout autre, a marqué sa culture. Voilà pourquoi les Suisses observent, d'une attention si passionnée, notre pays: ils l'aiment sincèrement, mais ils ressentent souvent à son sujet quelque inquiétude. Certains d'entre eux souhaiteraient éventuellement qu'elle fût autre qu'elle n'est, pour pouvoir l'aimer en toute bonne conscience, mais il faut prendre les gens comme ils sont et non pas les aimer comme on voudrait qu'ils fussent. Rappelons-nous du reste que les vertus se paient par des défauts et qu'il est, par ailleurs, des défauts utiles, séduisants même, qui servent, comme le dit La Rochefoucauld, au commerce de la vie.

La France a des amis passionnés, qui l'apprécient particulièrement pour quelques qualités exceptionnelles; elle a aussi des détracteurs, même parmi ses amis, qui se découragent de la voir commettre, sans presque s'en soucier, tant de fautes. Admettons honnêtement que les uns et les autres ont raison. Une des meilleures études que l'on ait faites de la psychologie française est celle d'un Américain, qui se déclarait incapable de porter un jugement d'ensemble sur les Français: tantôt il les trouvait charmants, brillants d'intelligence, pleins d'aisance dans l'expression de leurs pensées, civilisés au maximum; puis, à d'autres moments, il ne les voyait plus que mesquins dans les préoccupations de leur vie privée, platement intéressés, jaloux, petitement égalitaires, routiniers, que sais-je encore? La vie est ainsi faite que le bien s'y mêle au mal. Adoptons donc cette méthode, qui était celle de Renan, quand il suggérait que le dialogue, alternative de deux points de vue contradictoires, est le procédé d'analyse qui s'approche au plus près de la vérité.

Je dirai donc tout d'abord qu'il est certaines choses qu'il ne faut pas trop demander à la France, parce qu'on les trouve mieux réalisées ailleurs. N'attendez pas d'elle l'esprit pratique et les solutions matérielles, sinon dans le cadre nécessairement réduit de la vie privée. L'esprit français est réaliste, en ce sens qu'il sait discerner les tendances et les développements: dans nombre de cas, notamment en ce qui concerne l'Allemagne, nous nous sommes moins trompés que les Anglais et les Américains; mais nous savons mal tirer les conséquences utiles des principes que nous avons établis, surtout les conséquences qui nous seraient utiles dans notre propre intérêt. Un spirituel Français (Robert de Jouvenel, dans sa «République des camarades») a écrit que ses compatriotes se soucient plus des ordres du jour que des lois, ce qui revient à dire que l'application les intéresse moins que la discussion des doctrines ou les soucis de la tactique. En matière de progrès technique la France a fait de grandes choses, mais s'il s'agit de réalisations sociales, c'est plutôt ailleurs, je le regrette, qu'il faut aller chercher des modèles pratiques. Intellectuels, idéologues et réalistes, voilà l'association; mais l'expérience des peuples prouve que ce sont souvent les mystiques qui sont pratiques aussi.

Il en est de même dans le domaine politique. La France a créé, du moins dans l'esprit, quelques uns des plus beaux systèmes politiques: Montesquieu, Rousseau (s'il est des nôtres), Tocqueville, Sorel, Maurras sont des penseurs qui ont apporté des points de vue nouveaux. Plusieurs des grands révolutionnaires de notre temps se sont réclamés de cette source. Mais nous sommes inférieurs en esprit civique aux Anglais, aux Scandinaves, aux Suisses. Le Français possède l'esprit patriotique à la romaine, comme dans le *De viris*

illustribus Urbis Romae: il sait faire magnifiquement son devoir national, mourir pour son pays; il sait moins bien vivre pour lui; dans certaines circonstances exceptionnelles, éventuellement même catastrophiques, il sait se comporter en héros, sans être soutenu ni par la discipline, ni par le cadre d'une tradition; mais les solutions politiques normales ne sont pas son fait; on dirait même que, sorti des grandes aventures, il perd ses qualités. C'est alors que ses meilleurs amis se sentent étonnés, déconcertés par l'inconséquence, la folie même de ses attitudes.

Les raisons à mettre en avant sont profondes, il faut les chercher sans doute dans sa latinité, peut-être dans son catholicisme initial, source par ailleurs de si merveilleuses vertus. Il n'a jamais su se faire une notion vraiment saine de l'Etat. Les premiers hommes croyaient les Dieux méchants et cherchaient à se défendre contre eux. Nous éprouvons encore à l'égard de l'Etat un sentiment analogue: nous le craignons, mais nous essayons aussi de l'amadouer, plus généralement de l'éviter, sauf quand nous croyons pouvoir obtenir de lui une faveur. A nos yeux c'est quelque chose d'extérieur, de transcendant, une arme que l'on peut conquérir et dont on peut se servir. J'exagère sans doute un peu, pour la commodité de la discussion, mais quelle différence avec la conception d'une communauté politique, telle qu'ont su la réaliser les Anglo-Saxons et en général les peuples issus de la morale calviniste, communautés dans lesquelles le gouvernement, au lieu d'apparaître comme un maître, est surtout une expression, un serviteur de l'ensemble des citoyens. Il nous reste à apprendre que l'autorité n'est pas nécessairement tyrannique, ni la liberté anarchique ou désordonnée. On comprend alors que, n'étant pas comme d'autres soutenu par une armature protectrice, le Français soit devenu — selon un mot qui nous est cher — débrouillard: il faut bien en effet qu'il se tire d'affaires par ses propres moyens, au besoin contre la loi et contre l'Etat. Remarquez du reste que tout en cela n'est pas défaut: son individualité, sa souplesse, sa capacité de réaction en sont accrues et il développe de la sorte le trait qui, sans doute, est le plus caractéristique de sa nature, la personnalité.

J'ai passé ainsi, par une transition à peine sensible, du terrain des critiques à celui des éloges, et d'autant plus qu'on ne sait pas toujours ce qu'il faut louer et ce qu'il faut blâmer. Nous venons de voir en effet des défauts, hélas incontestables, mais qui sont l'envers de réelles qualités. Ce même Français, qui reste médiocre dans les réalisations matérielles, qui est en somme peu sensible au confort, ce sont les principes qui l'intéressent avant tout et c'est dans l'atmosphère des idées générales que son esprit s'épanouit. Comme certaines plantes, il ne prospère qu'à un autre étage. Si d'autre part il est difficile à

gouverner, c'est justement parce qu'il est trop individuel, trop peu sensible à la discipline banale; c'est peut-être aussi parce qu'il se préoccupe trop de juger les choses par lui-même: s'il ne résoud pas les problèmes, il ne les pose peut-être que trop bien, ce qui est la source de mille difficultés, car la vraie sagesse politique est, quand il n'y a pas de solution, d'éviter même la position du problème. Il semble du reste qu'ici la sagesse française soit à compartiments, car, par une sorte de paradoxe, ce citoyen, si souvent déraisonnable dans les discussions publiques, se révèle plein de bon sens dans la conduite de ses affaires privées. Le budget de l'Etat français est traditionnellement en déficit, mais, toutes les fois que les circonstances monétaires le permettent, le Français, pris individuellement, met son budget en ordre et déteste devoir de l'argent. C'est souvent le contraire qu'on pourrait dire de ces Nordiques ou Anglo-Saxons tant vantés.

Nous pouvons arriver ainsi à préciser la contribution que la France a apportée, apporte, est susceptible dans l'avenir d'apporter encore à la civilisation occidentale. Toute au centre, je placerais volontiers l'individualisme du Français: c'est essentiellement un individu, qui estime que chacun peut et doit, par l'usage de sa raison, se faire une opinion personnelle sur les choses, sans la recevoir ni d'un clergé, ni d'une hiérarchie, ni d'un magister, ni même d'un leader. La notion, utile mais en somme inférieure, de «ce qui se fait» ou «ne se fait pas» lui est étrangère, car il possède l'esprit critique, au meilleur sens du terme, et il croit profondément, instinctivement à la dignité de la pensée. C'est un Français qui a inventé l'image fameuse du roseau pensant: d'autres auraient parlé de roseaux agissants ou de roseaux efficaces... De là l'esprit créateur du Français dans le domaine de la pensée, de l'art. De là aussi son esprit d'initiative dans la production: le rêve de chaque Français serait de produire avec personnalité. C'est l'inspiration de cette production, dite de qualité, dans laquelle la France reconnaît instinctivement, parfois nostalgiquement, son véritable génie. L'ouvrier français, quand il excelle, est surtout un artiste: ce qui l'anime alors, c'est moins encore le souci de produire pour gagner que l'honneur professionnel, le point d'honneur personnel, l'ambition de se distinguer en s'exprimant dans son œuvre. Plusieurs distinctions sont devenues classiques: il y a la production de série, qui peut atteindre un haut degré de perfection; il y a la bonne qualité, qui relève encore de la série mais à un étage supérieur; et puis il y a la production de Qualité (avec une majuscule), dans laquelle la personnalité de l'homme transparaît dans son travail. La France n'est pas seule à y réussir, mais, si elle venait à disparaître, quelque chose disparaîtrait avec elle qui ne serait, je crois, pas remplacé.

Dans ce point d'honneur il y a du désintéressement, et ce désintéressement se retrouve toutes les fois que le Français évolue dans le domaine de l'esprit. On dirait alors qu'il devient un autre homme: dès l'instant qu'il se sent suffisamment rassuré sur ses intérêts matériels, il débraie en quelque sorte le mécanisme de son esprit, qui fonctionne alors librement, avec une aisance merveilleuse: il n'est plus question que d'analyser, de comprendre, de voir; la pensée est aimée pour elle-même, indépendamment de ses conséquences, indépendamment même du bien ou du mal qu'elle est susceptible de faire à l'intéressé, si j'ose encore utiliser ce terme. C'est dans ce sens que le Français porte aux principes une attention si passionnée et c'est aussi dans ce même sens qu'il met non seulement l'esprit au service de la passion mais la passion au service de l'idée. Dans toute question du reste il possède le don inné de discerner le principe impliqué, de dégager l'idée générale, moins du point de vue personnel ou du point de vue français que du point de vue humain. Sir Charles Dilke, interviewé par un journaliste parisien, qui lui demandait: «Quelles sont vos idées générales...?», l'interrompait pour répondre simplement: «Je suis Anglais et à ce titre je n'ai pas d'idées générales.» Par cette spirituelle boutade le brillant homme d'Etat définissait *a contrario* ses amis français, qu'il savait du reste admirer, comme nous admirons aussi les voies différentes que prend, pour arriver au but, la sagesse britannique.

Je ne crois donc pas que nous prenions à notre compte le jugement de Pascal, «Vérité en deçà les Pyrénées, erreur au delà». Non! Nous croyons naturellement, profondément, qu'il y a une vérité humaine, la même pour tous les hommes, et que, si nous l'avons découverte, elle ne nous appartient pas en propre, mais désormais à l'humanité tout entière. On a dit que nous étions des impérialistes de l'esprit? Je crois, honnêtement, que rien n'est plus faux: quand nous parlons de «coopération intellectuelle», nous ne pensons vraiment pas à une conquête politique. Cette méthode, en quelque sorte universelle dans son inspiration, est médiocre dans ses effets pratiques et elle nous joue, en politique, les plus mauvais tours, surtout quand, subrepticement, la passion se glisse, sous forme de fanatisme, dans nos démarches et nos discussions: quand les Français envisagent un problème politique, il est bien rare qu'ils le considèrent en lui-même, objectivement; ils se préoccupent bien davantage du principe qu'il met en jeu ou, à un degré plus bas, des conséquences tactiques que la solution sera susceptible d'entraîner. Quand nous traitons de la reconstruction, nous nous soucions sans doute de reconstruire, mais aussi des principes selon lesquels on reconstruira, et quand il s'agit de se ravitailler nous ne nous désintéressons pas de savoir si ce ravitaillement sera

libéral ou dirigiste; certains même préféreront qu'il y ait moins de ravitaillement pourvu que leur doctrine soit sauve. «Périssent les colonies plutôt qu'un principe!» Je ne sais si le mot a jamais été prononcé, mais il n'en est pas qui éclaire d'un jour plus vrai la psychologie politique des Français.

A procéder ainsi on n'aboutit guère aux solutions les plus pratiques, mais on intéresse le monde, car on raisonne d'une façon qui déborde les frontières puisqu'on a posé les problèmes sous leur angle le plus général. Une solution britannique est britannique, elle ne serait pas adaptable à d'autres pays; plus encore une solution suisse apparaît suisse (et combien il faut le regretter, puisqu'elle est en fait inimitable). La solution française est médiocre, inadéquate, mais le problème a été posé de telle façon que l'intérêt humain est alerté. Les discussions de certains parlements font penser à des conseils d'administration: ils ne peuvent intéresser que les actionnaires. Combien de fois — surtout sous la Troisième République — les discussions de la Chambre française n'ont-elles pas ressemblé à des discussions d'Académie, simplement plus vivantes et plus chargées de passion! C'est là qu'il faut chercher l'explication du dynamisme intellectuel des Français: ils intéressent les autres parce qu'ils s'intéressent eux-mêmes à la pensée, souvent sans autre souci que l'intérêt même qu'ils y prennent. Un Français dans une société, dans un salon, dans un dîner, et voici aussitôt de la discussion, de la vie: on a ouvert les fenêtres, un courant d'air a passé. L'ordre, la paix n'y gagnent pas toujours, mais la flamme de l'esprit a été entretenue.

Le véritable rôle de la France, dans ces conditions, est un rôle d'éveilleur. C'est celui qu'il faut lui demander de remplir, c'est aussi celui dans lequel il serait le plus difficile de la remplacer. A l'heure où nous sommes, il est essentiel qu'elle ne s'y dérobe pas, essentiel surtout qu'elle demeure à cet égard dans sa tradition, respectueuse de l'esprit critique, du désintéressement intellectuel, de la véritable liberté d'esprit. Un problème d'une gravité exceptionnelle se pose en effet pour l'Europe, celui de savoir si elle restera elle-même, fidèle à son esprit et à sa tradition. Et ce problème est lui-même inséparable d'un problème plus large, celui de la civilisation occidentale. Dans les deux cas, la France a, me semble-t-il une mission à remplir, liée aux traits profonds de caractère que nous évoquions plus haut.

Pendant des siècles, Europe et civilisation occidentale ont été des notions synonymes, se recouvrant presque exactement l'une l'autre: tout ce qui comptait en Occident et pour l'Occident était en Europe, et l'Europe tout entière paraissait occidentale dans ses inspirations, ses inclinations et son esprit. Or nous nous apercevons maintenant qu'une partie du continent échappe à l'orbite occidentale. Tournez

vos yeux vers l'Est: l'Occident authentique, celui qui relève encore de l'individualisme foncier issu de la Grèce et de l'Evangile, se limite à peu près aujourd'hui aux frontières qui étaient celles de l'Empire de Charlemagne. Ce qui vient ensuite, dans ces plaines sans fin qui déjà annoncent l'Asie, c'est encore l'Europe sans doute. non plus intégralement l'Europe. Les nations qui se sont réunies récemment à Paris pour essayer de mettre sur pied le plan Marshall poursuivent un but de reconstruction économique, mais leur œuvre risque d'être vaine si elles ne cherchent un fondement moral et culturel commun, qu'elles ne sauraient trouver qu'en retournant aux sources mêmes dont notre civilisation est sortie.

A ce point du reste la question s'élargit encore. Nous sentons obscurément que le centre de la civilisation occidentale s'est déplacé du côté de l'Amérique du Nord, qui tient désormais dans son équilibre une place essentielle. Il nous semble cependant que c'est toujours sur l'Europe que repose la fonction primordiale de maintenir l'Occident dans sa tradition. Notre civilisation ne repose pas uniquement sur sa technique industrielle; celle-ci s'alimente aux sources, autrement profondes, de la culture. Qu'un nouvel Occident soit appelé à naître d'une association entre l'Europe et l'Amérique, nous en sommes persuadés; mais, dans la recherche de cette personnalité de civilisation nouvelle, l'Europe est irremplaçable, la France également...

Demandons à nos amis d'être indulgents pour certains défauts, dont la source n'est pas basse et qui sont peut-être l'envers de grandes qualités.